



Pour ma fantastique maman, qui a toujours été ma plus grande fan,
ma critique la plus difficile et celle qui est à l'origine de ma méfiance
envers ces saligauds de l'industrie des chaussures.

Merci de m'avoir laissée lire sous la couette même quand j'aurais dû dormir.

Et pour mon papa chéri, qui a vu la couverture,
mais n'a pas eu la chance de lire le livre.
Il aurait adoré la scène chez *Stella* et se serait souvenu du ketchup.

À la mémoire de Jerry Painter (17/05/1939 – 18/05/2020) – L. P.



PROLOGUE

« Je suis juste une fille, debout devant un garçon,
et qui lui demande de l'aimer. »

Coup de foudre à Notting Hill



Avant même mon entrée en CE1, ma mère m'avait appris les règles d'or des relations amoureuses.

À l'âge avancé de sept ans, après avoir fait un cauchemar, je m'étais glissée dans sa chambre. (Un criquet, ça n'a peut-être pas l'air si effrayant que ça, mais quand il se met à parler d'une voix de robot et qu'il s'avère qu'il connaît votre deuxième prénom, croyez-moi : c'est terrifiant !) *Le Journal de Bridget Jones* passait sur l'énorme télévision posée sur la commode et, avant que ma mère ne remarque ma présence au pied de son lit, j'avais déjà vu un bon bout du film. À ce moment-là, il était trop tard pour me sauver du contenu pas vraiment adapté à mes yeux d'enfant. Alors, elle m'a serrée contre elle et nous avons profité du happy end ensemble.

Sauf que mon cerveau d'élève de CP n'arrivait pas à comprendre. Pourquoi Bridget renonçait-elle au plus mignon des deux – le plus charmant – pour celui qui me donnait envie de bâiller rien qu'en le regardant ? Quelle était sa logique ?

Oui, je n'avais rien compris à la morale du film et j'étais tombée ultra-amoureuse du play-boy. Aujourd'hui encore, je me souviens de

la voix de ma mère et de son parfum de vanille. Tout en jouant avec mes cheveux, elle m'avait expliqué mon erreur :

— Le charme et le mystère ne font pas tout, Libby chérie. Ces choses ne durent pas, c'est pourquoi il ne faut jamais, ô grand jamais, choisir le séduisant *bad boy*.

Depuis cette fois-là, nous avons partagé des centaines de moments similaires, à explorer ensemble la vie à travers les films romantiques. C'était notre truc. On s'armait de friandises, on se calait sur les oreillers et on se passait en boucle sa collection de fins heureuses et de baisers enflammés comme d'autres regardaient des heures de télé-réalité vulgaire.

Ce qui, si j'y réfléchis, est sans doute la raison pour laquelle j'attends la romance parfaite depuis que je suis assez grande pour épeler le mot « amour ».

Et puis, à sa mort, ma mère m'a transmis sa foi inébranlable en le happy end. Mon héritage, c'était de savoir que l'amour flottait tout autour de nous, qu'il était à portée de main, et en valait la peine, quoi qu'il arrive.

Le prince charmant – ou « le mec gentil », si on préfère la fiabilité – pouvait m'attendre au coin de la rue. C'est pour cette raison que je me tenais toujours prête.

Après tout, ce n'était qu'une question de temps avant que ce soit *enfin* mon tour.



CHAPITRE 1

« Personne trouve l'âme sœur à l'âge de dix ans, de toute façon.

J'veux dire, on était des enfants, pas vrai ? »

Fashion victime

Cette journée avait commencé comme toutes les autres.

Spike avait régurgité une boule de poils dans un de mes chaussons, je m'étais brûlé le lobe de l'oreille avec mon fer à lisser et, quand j'ai ouvert la porte pour partir au lycée, j'ai trouvé mon ennemi juré – mais aussi voisin – suspicieusement étalé sur le capot de ma voiture.

— Hé !

J'ai remonté mes lunettes de soleil sur mon nez, refermant la porte derrière moi, et me suis précipitée dans sa direction en faisant bien attention de ne pas abîmer mes nouvelles chaussures à fleurs.

— Descends de ma voiture !

Wes a sauté par terre et levé les mains comme pour dire « Moi ? je suis innocent ! » alors même que son sourire en coin prouvait tout le contraire. Et puis, je le connaissais depuis la maternelle, ce garçon n'avait pas une once d'innocence en lui.

— Qu'est-ce que tu as dans la main ?

— Rien, a-t-il répondu en cachant ladite main dans son dos.

Même si Wes était plus grand et viril qu'en primaire et était devenu un tout petit peu sexy, il était toujours le même gamin immature capable d'« accidentellement » mettre le feu au rosier de sa mère avec un pétard.

— T'es tellement parano... a-t-il dit.

Je me suis arrêtée devant lui et l'ai scruté, les yeux plissés. Wes avait un visage de canaille, le genre dont les yeux sombres – encadrés de cils épais qui n'en finissaient plus, parce que la vie était injuste – en disaient beaucoup même si sa bouche restait fermée. Un simple haussement de sourcil de sa part m'a instantanément fait me sentir ridicule.

En raison de nos nombreuses (et déplaisantes) altercations, je savais que quand il plissait les yeux comme il le faisait actuellement, cela voulait dire qu'il me jugeait et que nous nous apprêtions à nous confronter au sujet du plus récent des désagréments qu'il venait de me causer. Et quand ses yeux brillaient comme ça, ses iris bruns pétillant d'espièglerie, je savais qu'il m'avait déjà vaincue. Parce que Wes-la-malice gagnait toujours.

Je lui ai planté mon index dans le torse.

— Qu'as-tu fait à ma voiture ?

— Je n'ai rien fait à ta voiture, *de facto*.

— *De facto* ?

— C'est du latin, Buxbaum.

J'ai levé les yeux au ciel, ce qui l'a fait sourire en coin avant qu'il ne déclare :

— Bon, c'était sympa, et j'adore tes chaussures de grand-mère, au passage, mais je dois filer.

— Wes...

Il a tourné les talons et s'est éloigné comme si je n'étais pas en train de lui parler.

Il est juste... parti vers chez lui avec cette nonchalance caractéristique qui frisait l'arrogance.

Quand il est arrivé sous son porche, il a ouvert la porte-moustiquaire et m'a crié par-dessus son épaule :

— Bonne journée, Liz !

Ça, ça ne présageait rien de bon.

Impossible qu'il me souhaite *sincèrement* une bonne journée. J'ai jeté un œil à ma voiture, redoutant le moment où j'en ouvrirais la portière.

Vous voyez, Wes Bennett et moi, nous étions des ennemis jurés, pris dans une guerre sans merci pour la seule place de parking disponible au bout de notre rue. Généralement, c'était lui qui l'emportait, mais seulement parce que c'était un sale tricheur. Il trouvait ça marrant de se la réserver en y laissant des objets trop lourds pour que je les déplace : une table de pique-nique en fer, un moteur de camion, des roues de poids lourd, vous voyez le genre... (Et même si son petit jeu avait attiré l'attention de la page Facebook de notre quartier – dont mon père était membre – et que les vieilles commères s'en donnaient à cœur joie en déversant leur rage sur leurs claviers au sujet de la dégradation du quartier, personne n'était allé lui en parler ni ne lui avait demandé d'arrêter. Comment une telle injustice était-elle possible ?)

Mais cette fois, c'était moi qui menais la partie, parce que hier, j'avais eu la brillante idée d'appeler les services de la ville pour signaler que sa voiture avait été garée sur LA place plus de trois jours d'affilée. Or, à Omaha, la règle était de ne pas dépasser les vingt-quatre heures de stationnement. Ce bon vieux Wesley s'était retrouvé avec une jolie petite amende.

Je ne vais pas vous mentir, quand j'ai vu l'officier glisser le papier sous l'essuie-glace de Wes, j'ai improvisé une petite danse de la joie dans ma cuisine.

J'ai vérifié l'état de mes quatre pneus avant de grimper dans ma voiture et de boucler ma ceinture. Le rire de Wes m'est parvenu aux oreilles mais, quand je me suis penchée pour tenter de l'apercevoir par la vitre côté passager, sa porte était fermée.

C'est là que j'ai compris ce qu'il trouvait si drôle.

L'amende était désormais sur *ma* voiture, collée au milieu du pare-brise, fixée avec du ruban adhésif d'emballage. Des couches et des

couches de ruban adhésif pour professionnels. Je suis sortie de mon véhicule et j'ai tenté d'en gratter un coin avec un de mes ongles mais l'amende avait été implacablement aplatie contre le verre.

Quel imbécile !



Quand je suis finalement arrivée à l'école après avoir dû gratter mon pare-brise à l'aide d'une lame de rasoir et m'être adonnée à un certain nombre d'exercices de respiration pour retrouver mon calme, je suis entrée dans le bâtiment avec mon casque diffusant la bande originale du *Journal de Bridget Jones* sur les oreilles. La veille, j'avais regardé le film – pour la millième fois de ma vie – mais ce coup-ci, c'était comme si sa musique m'avait vraiment parlé. Mark Darcy s'exclamant « Et encore, t'as pas tout vu ! » en embrassant Bridget était, bien sûr, à se pâmer, mais cette scène n'aurait pas valu de s'écrier « Oh mon Dieu ! » sans *Someone Like You* de Van Morrison en musique de fond.

Oui, quand il s'agissait des B.O. de films, j'étais une nerd absolue. Le titre a commencé alors que je traversais le hall pour tenter de me frayer un chemin parmi les cohortes d'étudiants qui bouchaient les couloirs. Ce que je préférais, avec la musique, c'était qu'elle adoucissait la brutalité du monde – à condition de la diffuser assez fort dans un casque de qualité (et j'avais le meilleur). La voix de Van Morrison transformait mon pénible chemin de croix en une scène de film.

Je me suis dirigée vers les toilettes du premier étage. Tous les matins, c'était notre point de rendez-vous, avec Jocelyn. Ma meilleure amie était fâchée avec son réveil, donc il n'était pas rare de la trouver en train de se presser pour appliquer son eye-liner avant que la cloche ne sonne.

— Liz ! J'a-dore ta robe ! s'est exclamée Joss. Les fleurs, c'est tellement toi !

Elle m'a jeté un regard sur le côté tandis qu'elle peaufinait chaque œil au coton-tige. Elle a sorti un tube de mascara et a commencé à en appliquer sur ses cils.

— Merci !

Je me suis approchée du miroir et j'ai tourné sur moi-même pour m'assurer que ma robe trapèze ne soit pas coincée dans mes sous-vêtements ou autre chose comme ça. Derrière nous, entourées d'un nuage de vapeur blanche, deux pom-pom girls tiraient sur leurs vapoteuses. Je leur ai adressé un sourire pincé.

— Tu essayes de t'habiller comme les héroïnes de tes films, ou c'est une coïncidence ? a demandé Jocelyn.

— Ne dis pas « tes films » comme si on parlait de porno ou un truc du genre.

— Tu vois très bien ce que je veux dire, a répliqué Joss en séparant ses cils à l'aide d'une épingle à nourrice.

Oui, je le savais très bien. Je me passais les comédies romantiques si chères à ma mère quasiment tous les soirs, grâce à la collection de DVD que j'avais hérités d'elle. Quand je les visionnais, je me sentais plus proche de maman, comme si une petite partie d'elle subsistait en eux et qu'elle les regardait à mes côtés. Sûrement parce qu'on les avait dévorés ensemble encore. Et encore.

Sauf que Jocelyn ignorait tout cela. Nous avions certes grandi dans la même rue, mais nous n'étions devenues véritablement amies qu'en seconde. Même si elle savait que ma mère était morte quand j'étais en CM2, on n'en avait jamais vraiment parlé. Elle avait toujours cru que, si j'étais obsédée par l'amour, c'était parce que j'étais une romantique invétérée. Et je ne l'avais jamais corrigée.

— Au fait, tu as demandé l'autorisation à ton père pour le pique-nique des terminales ? a-t-elle questionné en me regardant dans le miroir.

Je savais qu'elle allait s'énerver.